

Dans les petits bois...

7 histoires des forêts de notre région



Dans les petits bois...

7 histoires des forêts de notre région

Par Pierre Tillinac et Jacques Ripoché

Table des matières

Dans le petit bois de **Trousse-Chemise** (17)

Quand les mâts des bateaux du roi descendaient **le chemin de la mâtüre** (64)

Barade, forêt tragique, forêt magique (24)

Iraty ou le royaume rêvé des hêtres (64)

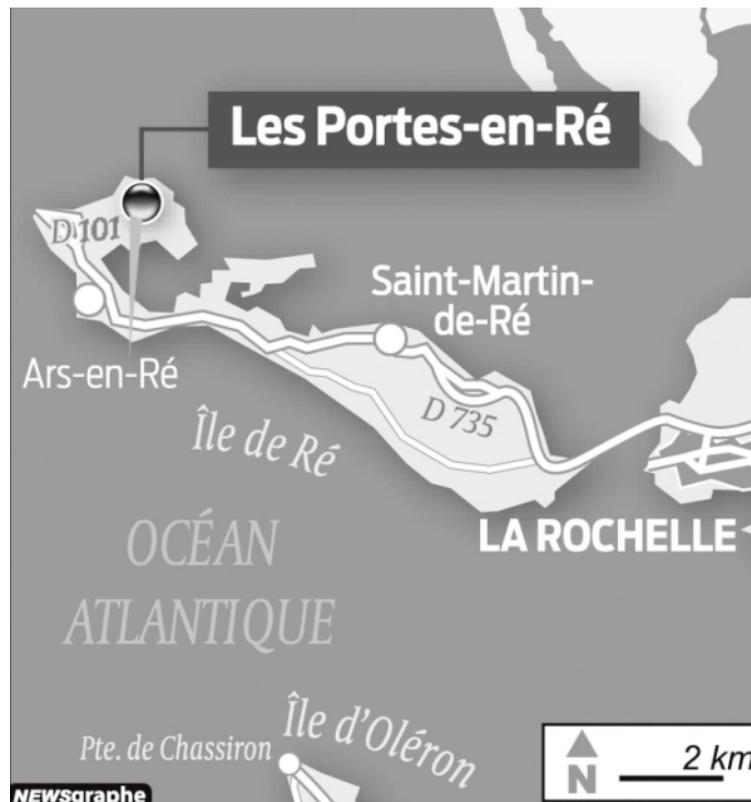
A Hourtin, l'art de marcher (presque) sur l'eau (33)

Quand le chêne renaît sur **les rives de l'Adour** (40)

Survivre en forêt sans être l'homme des bois (24)

Dans le petit bois de Trousse-Chemise

Depuis qu'elle a été chantée par Aznavour, cette forêt de Charente-Maritime, sur l'île de Ré, est devenue une vedette.



Les mots sont plus forts que les choses. Si ce petit bois ne s'était pas appelé « Trousse-Chemise », et si Charles Aznavour n'en avait pas fait une chanson, ces arbres qui ont poussé au bord de la mer ne seraient pas plus connus que ceux d'à côté. L'endroit ne serait pas non plus signalé par des panneaux routiers plusieurs kilomètres à l'avance, comme le phare des Baleines ou n'importe quel autre lieu supposé valoir le détour.

Pour être franc, le bois de Trousse-Chemise ne mérite pas spécialement le déplacement. Ce n'est ni le plus joli, ni le plus grand, ni le plus ancien d'une île où il y a par ailleurs tant de choses à voir. C'est en revanche celui qui a reçu le plus beau nom.

Invitation à l'amour

« Trousse-Chemise »... le mot fait rêver. Jacques Mareuil, qui a écrit en 1962 les paroles chantées par Charles Aznavour, y a vu une invitation à l'amour :

« Dans le petit bois de Trousse-Chemise
Quand la mer est grise et qu'on l'est un peu
Dans le petit bois de Trousse-Chemise
On fait des bêtises, souviens-toi nous deux. »

Ce nom n'a pourtant peut-être rien à voir avec les affaires de cœur. Pour les uns, il renvoie à l'époque où il fallait relever sa chemise pour traverser le gué de Loix à marée basse sans se mouiller. Pour les autres, il serait un hommage rendu à celles et ceux qui avaient montré leurs fesses aux Anglais enfin chassés de l'île. D'autres

hypothèses circulent. Quelle est la bonne? En l'occurrence, on se fiche de la vérité historique: la seule qui compte est celle d'Aznavour. « Et j'ai renversé à Trousse-Chemise/Malgré tes prières à corps défendant/Et j'ai renversé le vin de nos verres/Ta robe légère et tes dix-sept ans. » L'office du tourisme des Portes-en-Ré le confirme: c'est principalement à cause de la chanson que la plupart des touristes ont envie d'aller visiter le petit bois.

Petit, il l'est vraiment. Aznavour n'a pas menti. 25 hectares seulement, et même un peu moins depuis la tempête Xynthia. « C'est la plus petite forêt domaniale de l'île, souligne Philippe Pouvesle, agent forestier de l'ONF chargé du territoire rétais. Elle a été gagnée sur la mer à l'époque où l'Océan apportait encore du sable. »

La forêt recule

L'endroit a même été cultivé. On voit, ici et là, des vignes, vestiges des temps anciens, qui poussent au milieu des arbres. Aujourd'hui, la mer, au contraire, enlève le sable. En quatre ans, en certains endroits, les dunes de Trousse-Chemise ont reculé de 120 mètres, et la forêt a suivi le mouvement. Pour essayer de limiter les dégâts, on a entassé des branchages juste derrière la place. Ils sont censés faire office de piège à sable pour permettre la reconstitution du cordon dunaire.

Les arbres poussent derrière, et les plus avancés se trouvent maintenant au bord de la plage, dessinant une frontière fragile et poreuse entre le monde de la mer et celui de la forêt. Une forêt un peu hésitante et qui n'a jamais été traitée dans un but de production. On y trouve un peu de tout, et surtout beaucoup de chênes verts. Le pin maritime, qu'on a voulu imposer, n'a pas prospéré comme prévu: il dépérit

dès que ses racines atteignent le calcaire qui se trouve à 2 mètres de profondeur. Faut-il le remplacer, et par quoi? La question est parfois posée. Du pin d'Alep? Quelques plantations ont été réalisées avec succès, mais l'essence a l'inconvénient de ne pas être d'ici. Du pin parasol? Même problème puisqu'il « méditerranéiserait » trop le paysage.

On pourrait peut-être demander leur avis aux amoureux. Mais ce n'est pas l'avenir de la forêt qui les intéresse. C'est le leur. Tout ce qu'ils voudraient savoir, c'est si leur histoire se terminera comme dans la chanson. Mieux ou moins bien...



Les mâts des bateaux du roi passaient par là

Le chemin de la mâturation d'Etsaut (64) a été ouvert au XVIII^e siècle. C'est par cette saignée de 1 200 mètres dans la montagne que passaient les bœufs tirant les chars et les longs troncs de sapins, coupés plus haut dans la forêt.



C'est une impression étrange. Quand le chemin de pierres blanches qui monte au milieu des buis arrive à la falaise, on se dit qu'il va maintenant falloir marcher dans les airs. Ici, au-dessus du précipice, il n'y a plus de place pour les hommes... Sauf qu'il y a plus de deux cents ans, des hommes ont creusé la roche pour ouvrir un chemin dans la montagne.

Il faut les imaginer, accrochés à des cordes, se balançant dans le vide. L'un tient une barre à mine. L'autre frappe avec une masse. Ils glissent de la poudre noire dans le trou. Une explosion fait voler en éclats un petit morceau de montagne. Le bruit se perd dans les gorges de l'enfer, couvre les cris des travailleurs et le grondement du torrent de Fescoué, qui coule plusieurs dizaines de mètres plus bas.

Mineurs et forçats

Qui étaient-ils? Pour les uns, des mineurs expérimentés venus de la lointaine Silésie. Pour les autres, des forçats du pénitencier de Rochefort qui devaient maudire le roi qui les envoyait là et les marins qui les obligeaient à risquer leur vie pour aller parcourir les mers.

En deux ans, entre 1772 et 1774, ils ont réussi à ouvrir une longue saignée de 1 200 mètres dans la montagne. Le chemin est étroit, directement ouvert en à-pic sur le vide. Les pierres roulent sous les pieds.

C'est par ce sentier presque inimaginable que passaient les bœufs tirant les chars et les longs troncs de sapins, coupés plus haut dans la forêt du Pacq. Ils étaient

ensuite acheminés jusqu'au port d'Athas, aménagé sur la rive gauche du gave d'Aspe, à Bedous.

« De là, ils descendaient en radeau jusqu'à Peyrehorade puis Bayonne, avant de rejoindre Rochefort ou Brest pour être transformés en mâts de bateaux », rappelle Jean Eygun, président de l'association béarnaise des radeleurs des gaves d'Aspe et d'Oloron, qui organise tous les mois de juin une fête du radelage avec descente du gave.

C'est à la fin du XVIIe siècle que la marine commença à s'intéresser sérieusement aux bois de montagne pour faire face aux besoins de ses arsenaux, mais ce n'est qu'au milieu du XVIIIe siècle que la forêt locale fut systématiquement exploitée. D'abord la forêt d'Issaux. Un peu plus tard celle du Pacq, à Etsaut.

Des « lieux affreux »

« Ces forêts, quoique immenses, ne sont situées que dans les lieux les plus affreux et parmi les précipices », écrivait à l'époque l'ingénieur Paul-Marie Leroy, auteur d'un livre référence sur « L'Exploitation de la mâturation dans les Pyrénées ».

Pour descendre ces troncs -qui mesuraient parfois plus de 30 mètres- dans la vallée, il fallait réaliser des poutres, et le chemin de la mâturation d'Etsaut reste l'un des témoignages les plus impressionnants de toute cette époque qui s'est achevée avec la Révolution.

Pour ouvrir la montagne, les travaux avaient débuté en même temps aux deux extrémités, et c'est depuis l'endroit où a été construit par la suite le fort du Portalet

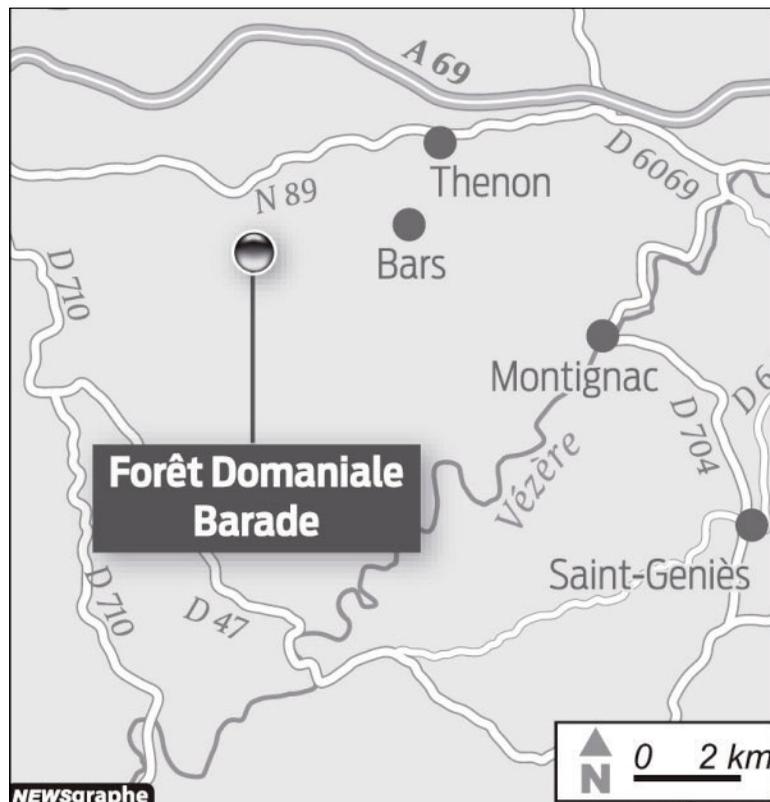
que les ingénieurs surveillaient une partie des travaux, s'assurant, entre autres, que ceux qui montaient allaient bien finir par rencontrer ceux qui descendaient.

Le fort, lui, date de la première moitié du XIXe siècle. Il a été la dernière prison d'État. Vichy y a fait emprisonner Léon Blum, Édouard Daladier, Georges Mandel. Après la guerre, le maréchal Pétain y a passé quelque temps avant de partir pour l'île d'Yeu.



Barade, forêt tragique, forêt magique

Malgré le ravage de la tempête de 1999, Barade, la forêt de « Jacquou le Croquant » en Dordogne, reste synonyme de nombreux mythes et légendes.



Barade, en Dordogne, est une petite forêt domaniale de 458 hectares, divisée en plusieurs massifs dont le principal s'étend sur les communes de Fossemagne, Bars et Thenon. À l'origine, c'était une forêt de feuillus où dominaient le chêne et le châtaignier. Mais depuis la tempête de 1999, l'essentiel du reboisement se fait en pin maritime, qui occupe désormais le tiers des surfaces. Le grand gibier (cerf, sanglier) y est à son aise.

L'intérêt de Barade réside moins dans ce qu'elle est que dans ce qu'elle évoque. Elle doit notamment beaucoup à Eugène Le Roy, qui y a situé son « Jacquou le Croquant ». Il écrit : « Dans les temps anciens, à ce qu'il paraît, la forêt était beaucoup plus vaste et considérable que maintenant. [...] Elle se divisait, ainsi qu'aujourd'hui, en plusieurs cantons ayant un nom particulier : forêt de l'Herm, forêt du Lac-Gendre, forêt de la Granval ; mais lorsque l'on parlait de tous ces bois qui se tenaient, on disait, comme on dit encore : " la forêt Barade ", qui veut autrement dire " La forêt fermée ", parce qu'elle dépendait des seigneurs de Thenon, de La Mothe, de l'Herm, qui défendaient d'y mener les troupeaux. ».

Jacquou et Le Roy

Des historiens, comme Gérard Fayolle, se sont saisis de Jacquou, personnage fictif, pour retracer ce Périgord de la première moitié du XIXe siècle dans lequel il évolue (« La Vie quotidienne en Périgord au temps de Jacquou le Croquant », Hachette Littérature 2002). D'autres se sont intéressés aux emprunts d'Eugène Le Roy à des événements réels survenus en forêt Barade. Ainsi, Philippe Rougier (« Eugène Le Roy et les cinq ou six voleurs », Mémoires de la Dordogne n° 21, février 2010)

a-t-il pu établir une certaine concordance entre l'attaque d'un convoi de la recette des impôts, le 4 février 1811, et des attaques de ce type dans lesquelles l'écrivain implique le cynique comte de Nansac. Les faits réels, qui firent un mort et deux blessés, sont consignés dans l'acte d'accusation des auteurs, conservé aux Archives départementales à Périgueux.

L'attaque s'était déroulée à proximité du lac Gendre, sur la voie qui reliait Bordeaux à Lyon. Fascinant : « Sur cette voie, jadis royale, plusieurs meurtres ont été commis à un kilomètre de distance à diverses époques », relève Philippe Rougier. Les victimes : « Des voyageurs » en 1770 et un certain Raphaël de Baudet en 1644. « Une vengeance familiale », précise-t-il, inscrite dans la longue querelle des Calvimont et des Hautefort, les premiers ayant construit le château de l'Herm, dont subsistent des ruines remarquables. Non loin de là aussi, Lina, la fiancée de Jacquou, le croyant mort, se noiera de chagrin.

Forêt tragique, Barade est aussi magique pour l'écrivaine Thalie de Molènes, qui en fait le « refuge touffu des fées, des sorcières et des créatures étranges ». C'est le royaume du Louberou, personnage mystérieux, condamné, la nuit tombée, au bord d'une fontaine, à passer du statut d'homme à celui d'animal. C'est le sort funeste qu'elle inflige, dans « Les Contes de la forêt Barrade » (écrit avec deux R), à la jolie demoiselle de Chaban qui devint chèvre. Il y a aussi Basilic, créature à tête de loutre que l'on trouve dans les puits. Si vous la regardez, elle vous tue ; mais tendez-lui un miroir, c'est elle qui meurt ! « J'y vois une illustration de l'inconscient », commente-t-elle.

Le refuge des sorcières

Dans son enfance, passée en partie à Plazac, Thalie de Molènes s'est nourrie des « récits étranges des personnes âgées ». Ces contes leur rendent hommage. Aujourd'hui, elle vit au bord de la forêt et se désole de la voir se réduire avec le temps. Toutefois, elle y trouve encore « quelques beaux arbres et quelques endroits qui dégagent une atmosphère particulière ». Mais elle ne veut surtout pas dire où afin qu'un peu de mystère demeure...



Iraty ou le royaume rêvé des hêtres

La forêt d'Iraty (64) passe pour être la plus grande forêt de hêtres d'Europe, plus étendue que la ville de Paris. Les premières routes n'y ont été construites que dans les années 60.



Un authentique cayolar (cabane de berger) à peine transformé, planté au bord d'un ruisseau sur le plateau d'Iraty. Le bar se trouve dans l'ancienne chambre. La petite salle de restaurant a été aménagée dans l'endroit autrefois réservé aux brebis. La pièce à vivre du berger est devenue une salle commune : les clients peuvent s'asseoir autour de la grande table en bois, les vrais touristes peuvent encore discuter avec de vrais bergers.

Ces rencontres improvisées sont un peu le symbole de la forêt d'Iraty, qui peut réussir à faire cohabiter des mondes qui laissent parfois éclater leurs différences : il y a eu (et il y aura) les écolos contre les chasseurs, les bergers contre les promeneurs, les sylviculteurs contre les éleveurs, les ramasseurs de champignons contre les ramasseurs de champignons, sans parler du reste.

Années 1960 : les premières routes

« C'est une forêt multi-usages », souligne à sa façon David Tourreuil, directeur de la commission syndicale du pays de Soule, qui gère ce territoire. « Il y a une grosse production sylvicole. Le pastoralisme est très présent. Et le tourisme se développe. »

Longtemps, pourtant, la forêt d'Iraty est restée inaccessible. Les routes n'ont été construites que dans les années 1960. Jusqu'à cette époque, les bergers et les chasseurs montaient à pied ou en jeep. Le bois était descendu avec des câbles sur plusieurs kilomètres.

Aujourd'hui, on peut y camper, louer un chalet et trouver quelques tables où reprendre des forces. Presque plus personne ne vit à l'année sur ces hauteurs,

mais les quatre saisons sont ouvertes aux touristes, qui ont toujours une bonne raison pour monter : les palombes, le ski, la randonnée, la pêche ou le simple plaisir de voir la forêt de hêtres prendre toutes les nuances du jaune et du rouge autour du mois d'octobre. À pied ou en voiture, on croise forcément, à un moment ou à un autre, des blondes d'Aquitaine, des brebis manex tête rousse et tête noire, des basco-béarnaises ou des chevaux de races lourdes, tous en liberté.

« **Tellement beau** »

« Nous passons tous les jours par là. Nous devrions y être habitués. Pourtant, il y a des jours où c'est tellement beau qu'on est obligé de s'arrêter pour regarder le paysage », confesse une jeune femme chargée d'accueillir les visiteurs aux chalets d'Iraty. Ceux-ci ont été construits à la même époque que les routes au col de Bagargui (1 327 mètres). Ils dominent une succession de vallées et de montagnes d'où émerge le pic d'Orhy, sommet basque le plus élevé (2 017 mètres).

La forêt d'Iraty (ou Irati, puisque le « y » n'existe pas en basque), qui s'est développée sur ces pentes entre 900 et 1 500 mètres, est à plus de 90 % composée de hêtres. Elle s'étend des deux côtés de la frontière sur plus de 17 000 hectares, soit une surface bien supérieure à celle de la ville de Paris, mais un peu plus de 2 000 hectares seulement sont situés en France. Elle doit son nom à une rivière qui prend sa source au pied du pic des Escaliers et qui va se jeter dans l'Èbre et la Méditerranée. Pour la petite histoire, elle passe aussi pour être la plus grande forêt de hêtres d'Europe.



À Hourtin, l'art de marcher (presque) sur l'eau

**Le sentier est en bois. Il a été construit à 1 mètre au-dessus du sol.
C'est la seule façon de parvenir là où l'on ne devrait normalement jamais
aller, dans la réserve naturelle d'Hourtin (33).**



« Des endroits où l'homme ne met jamais les pieds, c'est si rare ! » s'enthousiasme François Bottin, conservateur de la réserve naturelle nationale des dunes et marais d'Hourtin, qui veille sur cet univers. « Ici, nous sommes dans une forêt naturelle. Il n'y en a pas beaucoup. »

La forêt a poussé toute seule

Le chemin de caillebotis fait le tour d'un petit étang, appelé la lagune de Contaut, à Hourtin. On se promène en forêt comme dans un salon...

Il y a quelques décennies, les habitants de la région pouvaient encore traverser les marais sur des barques. Il y a quelques siècles, cet étang n'existait pas. Il faisait partie d'une seule petite mer intérieure, qui s'est divisée en plusieurs lacs et étangs après les grands travaux de drainage qui ont donné naissance, entre autres, aux lacs de Lacanau et d'Hourtin.

Autour de ce point d'eau, la forêt a poussé toute seule. Le terrain n'est pas fait pour les hommes : trop ingrat, trop dangereux. On dit ici que plusieurs personnes qui s'étaient aventurées trop loin s'y sont enlisées et ont été sauvées de justesse. Ce domaine est celui des herbes des marais, de la molinie et de ses touradons, des bouleaux, des saules et, surtout, de l'osmonde royale, cette grande fougère dont les frondes peuvent atteindre 2 mètres de long et qui grimpe l'été jusque sur le chemin de bois.

Tout cela aurait dû rester caché. Les cigales devraient chanter sans témoins.

Le silence ne devrait être troublé par aucun mot. Cette forêt, où même la lumière

semble devoir quelque chose à ce bout de terre qui joue secrètement avec l'eau, était faite pour elle-même. Un simple chemin de caillebotis a tout changé. Il l'a rendue aux autres, laissant les visiteurs libres de regarder la nature, sans jamais leur permettre d'y laisser leurs empreintes.

Loutres et tortues

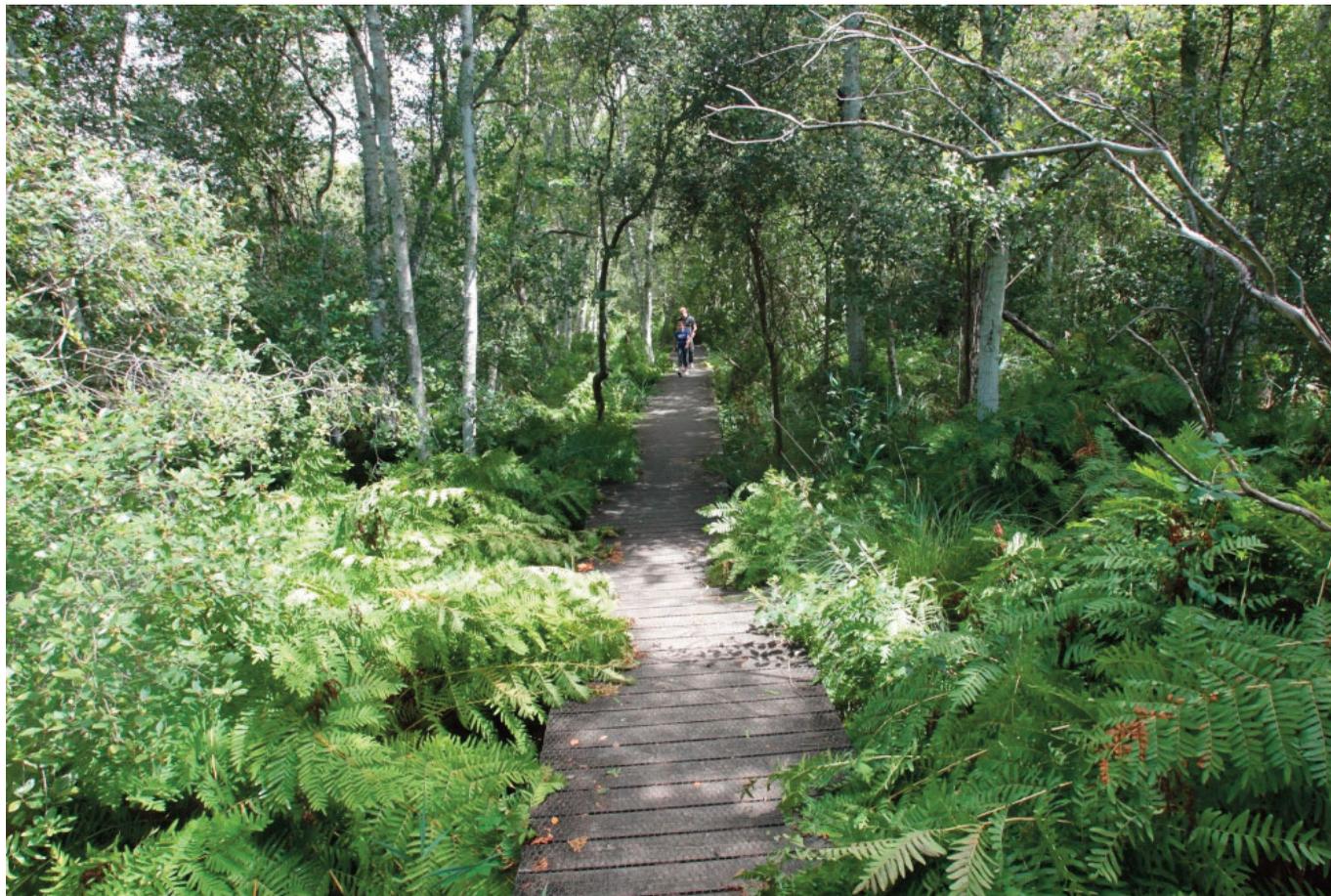
Dans l'étang, les tortues abondent : des cistudes grandes comme la main, qui doivent défendre leurs territoires face aux tortues de Floride et qui peuvent être la proie des oiseaux ou des sangliers. Avec beaucoup de chance, on peut aussi apercevoir une loutre nager.

Ce lieu est un peu le centre de la réserve, créée en 2009 seulement. Elle s'étend sur plus de 2 000 hectares, sur une bande de quelques kilomètres de large le long de l'Océan. Un immense territoire de forêts et de dunes, traversé de chemins et de pistes cyclables, dans lequel les spécialistes peuvent relire l'histoire du littoral.

À l'époque gallo-romaine, la mer se trouvait une soixantaine de kilomètres plus loin. Les dunes qui se sont succédé au fil des siècles ont remodelé le paysage, le relief, la faune et la flore. La plus haute culmine à plus de 60 mètres. Cela suffit largement pour échapper à l'ennui d'un espace trop plat. Il y a des pins, des feuillus, des chênes verts, un mélange d'essences qui annonce les forêts charentaises, plus au nord.

Dans ce monde qui passe progressivement de l'Océan à l'eau douce et du nord au sud, on trouve encore quelques plantes ou animaux rares : le lézard ocellé, le vison

d'Europe, l'hottonie des marais. On peut aussi tomber, au détour d'un chemin, sur quelques petits coins de paradis. Eux aussi commencent à se faire rares...



Quand le chêne renaît sur les rives de l'Adour

Le chêne pédonculé revit, dans les Landes, par l'action de communes du Sud-Adour.



La forêt landaise n'est pas qu'un océan de pins maritimes. Entre Adour, Louts et Luy, s'établit le royaume du chêne pédonculé. Dans les sols limono-argileux de Chalosse, cet arbre majestueux puise la nourriture propice à son épanouissement. Il peut atteindre jusqu'à 30 mètres de hauteur. Mais il n'écrase pas, formant un paysage à la puissance sereine.

La forêt ne constitue pas ici un ensemble continu mais une succession de bois entrecoupés de prairies ou de cultures. C'est la raison pour laquelle on parle de « chenaies », au pluriel. Au tournant des années 70, elles avaient bien failli disparaître. « On a constaté à ce moment-là que des superficies importantes ne se régénéraient plus », rapporte Thierry Triballier, le technicien de l'Office national des forêts (ONF) en charge du secteur.

600 hectares reconstitués

« Longtemps, la forêt fut entretenue par des animaux, des bovins principalement, qui empêchaient la ronce de concurrencer le développement du chêne. Mais avec la déprise, le mode d'exploitation agricole a changé, les structures familiales aussi. Les bois n'ont plus été entretenus, la ronce a repris le dessus », explique Michel Roussel, maire de Laurède. C'est son prédécesseur, Claude Carrincazeaux, qui a impulsé la dynamique de la reconstitution. Il fut, en 1980, à l'initiative de la création du Syndicat intercommunal à vocation unique (Sivu) des « Chenaies de l'Adour ». De neuf communes fondatrices, on est passé à 40 pour un total d'environ 4 500 hectares de forêt, dont 2 500 ont le chêne pédonculé pour essence principale.

Grâce à ce levier, en vingt ans, quelque 600 hectares de chênaies ont été reconstitués. Parfois, il a fallu planter pour plus d'efficacité, mais « depuis l'an 2000, on ne procède plus que par régénération naturelle », souligne Thierry Triballier. L'exercice n'est pas simple, il nécessite un débroussaillage vigilant et une protection attentive des jeunes pousses.

« Fournir du bois »

Dans ce contexte, la commune de Laurède mène une expérience originale en réintroduisant des chèvres pour nettoyer le sous-bois. « Nous avons installé un chevrier que nous sommes allés chercher en Ariège », raconte le maire. « Il fait du fromage qu'il vend sur place et sur les marchés. Dans les parcelles clôturées de gros chênes, ses chèvres se nourrissent de ronces. C'est écologique et surtout moins cher que de l'entretien mécanique. »

Mais les chênaies communales ne représentent qu'une infime partie du potentiel du Sud-Adour. Le problème est que la propriété privée y est très morcelée : 28 000 propriétaires pour 80 000 hectares. Afin de favoriser le regroupement de parcelles, un plan de développement a été décidé fin 2010. Dans un premier temps, il passe par la création de sites pilotes de 3 000 hectares chacun, à Saint-Sever, Amou et Pouillon, selon Thierry Cazeaux, technicien forestier à la Chambre d'agriculture des Landes. Le but ? « Fournir du bois. »

« Ce qui est remarquable avec le chêne pédonculé de l'Adour, c'est sa vigueur, sa vitesse de croissance. En un siècle, il peut atteindre 65 cm de diamètre et produire 3 m³ de grume », s'extasie Thierry Triballier. « Il offre une meilleure

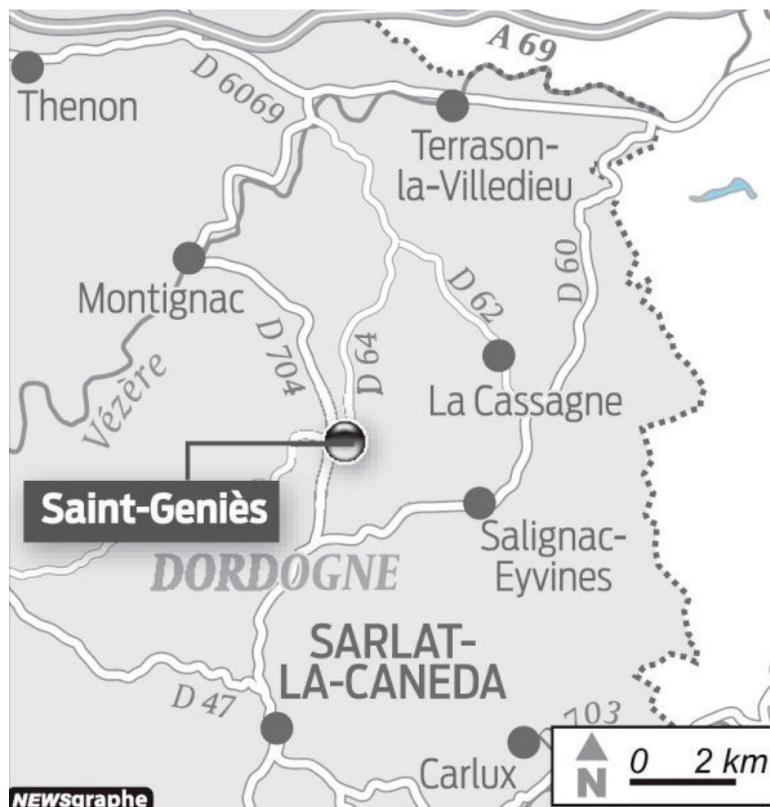
qualité que le chêne sessile de la forêt de Tronçais pour faire des barriques», assure Thierry Cazeaux.

Relevons enfin que les chênaies de l'Adour, traversées par des chemins ouverts dans leur partie publique, halte privilégiée de la palombe, recèlent une biodiversité riche, au-dessus de laquelle plane le milan noir.



Survivre en forêt sans être l'homme des bois

**Comment boire, manger et dormir sans se faire peur ? Les leçons
d'un Périgourdin, Denis Tribaudeau.**



Le ver de terre a un défaut : il n'est pas facile à nettoyer parfaitement. Il n'est pas rare que l'on oublie quelques grains de terre. Forcément, ils craquent sous la dent à l'heure du déjeuner. Pas de problèmes de ce genre avec les sauterelles ou les grillons... à condition de ne pas les oublier sur le feu.

Si le menu vous fait peur, écoutez plutôt ce qu'en dit Denis Tribaudeau : « Tout est dans la tête. Plus de 1 milliard d'êtres humains mangent des insectes. Pourquoi pas vous ? » Avec, au passage, un petit conseil : « En matière d'insectes, tout ce qui saute se mange. Et il est plus facile d'attraper une sauterelle qu'un lapin. »

Manger des fougères

Dans la prairie, donc, tout le monde essaye de capturer son repas du soir, en se demandant combien il faudrait avaler de ces petites bestioles pour ne plus avoir faim.

Denis Tribaudeau est pour l'instant le seul à connaître la réponse. Il dit avoir mangé de tout, ou presque, et à force de rouler sa bosse sur les routes d'Europe, il a appris à se débrouiller avec trois fois rien. C'est pour transmettre ce savoir qu'il a eu l'idée d'organiser des stages de survie en forêt, en pleine campagne périgourdine, à quelques kilomètres de Sarlat.

Rien à voir avec les stages de survie version militaire. Ici, l'hypothèse de départ est la suivante : pour une raison ou une autre, une ou plusieurs personnes se sont perdues en forêt et doivent tenir bon jusqu'à l'arrivée des secours, ou jusqu'au moment où elles réussiront à retrouver toutes seules le bon chemin.

Denis Tribaudeau arrache une carotte sauvage sur le bord du sentier, explique que les fougères à peine sorties de terre peuvent se manger un peu comme des asperges, ou fixe une vague règle du jeu pour les baies. « Les blanches ou les jaunes, neuf fois sur dix, ne sont pas comestibles. Au contraire, les noires et bleues sont comestibles neuf fois sur dix. Les rouges, c'est moitié-moitié. »

Du feu avec un préservatif

L'eau, c'est à la fois plus simple et plus compliqué. En admettant qu'on en trouve sans trop de difficulté, il faut ensuite pouvoir la transporter et, surtout, la purifier en la portant à ébullition. Mais comment faire bouillir de l'eau quand on n'a ni briquet ni allumettes ?

Denis Tribaudeau connaît cinq ou six techniques différentes pour allumer un feu : avec des morceaux de bois, une loupe et même un préservatif. En quelques secondes, une petite braise apparaît et un petit fagot s'enflamme. « Ce n'est pas compliqué, assure-t-il. Il y a simplement quelques étapes à prévoir et à respecter. »

Pour rendre l'eau bouillie plus digeste, on peut ensuite ajouter quelques aiguilles de pin ou des feuilles d'ortie, l'une des plantes les plus revigorantes de la forêt. « L'important, en survie, ce n'est pas ce que l'on trouve, c'est le moral. Chaque fois que l'on réussit à remporter une petite victoire sur la nature, c'est bon à prendre. »

Alors, plus le temps passe, plus les stagiaires apprennent à se contenter de peu. L'abri pour la nuit est rudimentaire : quelques branches, des feuilles, des fougères. « Allez au plus simple, conseille-t-il. Le but est de passer la nuit dans quelque chose

qui protège. Pas la peine de construire des cathédrales.» Surtout que pour le réveil, il n'y a pas besoin de cloches...



Pour toute remarque concernant cet ouvrage, écrivez à supplements@sudouest.fr. Vous pouvez également contacter la Documentation du journal : doc@sudouest.fr

Édité par la SA de presse et d'édition du Sud-Ouest (SAPESO), société anonyme à conseil d'administration au capital de 268 400 €. Siège social : 23 quai des Queyries, 33094 Bordeaux Cedex.

Tél. 05 35 31 31 31. Président directeur général : Olivier Gerolami. Directeur général délégué, directeur de la publication : Patrick Venries. Réalisation : Documentation du journal Sud Ouest avec l'Agence de développement. Numéro de commission paritaire : CPPAP 0612K.

Dépôt légal : à parution.

Couverture et reportages illustrés par les photographes de Sud Ouest.